

Laure-Reine Avenel

La préférée

Laure-Reine Avenel a publié chez Bookelis :

- *La complainte des varous*, suivi de *Prélude en mi mineur pour une mouette* (2015)

Trilogie réunissant Pauline et Adrien :

- *Vladimir, mon amour* (2016)
- *Une danse pour Isora* (2017)
- *La poupée d'Aglaé ne chante plus.* (2018)

Co-écrit avec Pierre Olivier :

- *Le grand voyage.* (2015)

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-4846-2

© Laure-Reine Avenel Nouvelle édition revue et corrigée

Illustration couverture : Atelier de peinture, Pixabay

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Pour moi être aimé n'est rien, c'est être préféré que je désire.

André Gide, lettre à Paul Valéry (1896)

Prologue

D'une touche de carmin, Bertrand acheva le portrait. Pinceau teinté de pourpre, dressé comme un poignard ensanglanté, il contempla longuement son modèle.

— C'est terminé ma chérie..., murmura-t-il.

La femme glissa du canapé et vint vers lui dans un froissement de soie, sa chevelure rousse ondulait sur ses frêles épaules. Bertrand la dévorait d'un regard tendu. Anastasia appartenait déjà au pays des ombres, ses formes jadis si voluptueuses étaient réduites à des angles et des creux mais, mon Dieu, quand elle posa sur lui son regard de pierre précieuse, il sut que jamais, non jamais, il n'aimerait aucune femme sur cette terre comme il aimait celle-ci. Il l'aimait à se damner pour l'éternité.

La main aussi légère qu'une plume d'oisillon, elle se plaça derrière lui et contempla en silence son portrait. Bertrand respira le parfum sucré qu'elle semait sur son sillage. Les yeux clos, il attendit la suite le cœur débordant d'angoisse.

Anastasia laissa voler un doigt agile au-dessus du portrait imitant des arabesques étranges ; elle murmura une incantation ressemblant à un chant ancestral. Bertrand rouvrit les yeux et suivit le ballet d'un regard absent, comme aspiré par son œuvre. Puis, soudain, la voix d'Anastasia à peine audible asséna la sentence.

— Tout est achevé..., en ce qui me concerne.

Bertrand se tourna lentement vers elle. Les yeux de sa femme brillaient d'un éclat inquiétant.

— Maintenant tout est entre tes mains mon amour...

Elle se pencha vers lui.

— Il faut faire vite, murmura-t-elle au creux de son oreille.

1

De nos jours, Juillet.

Eva leva un regard perplexe vers le ciel tourmenté. En guise de réponse, le tonnerre craqua au-dessus de sa tête. La pluie lui cingla méchamment les jambes qu'elle avait nues sous sa petite robe d'été, l'obligeant à s'abriter sous le premier porche venu ; le grain redoublant de fureur la délogea de son abri précaire la chassant au hasard vers un asile plus sûr.

La jeune femme poussa la porte du magasin ; le son harmonieux d'une clochette atténua quelques secondes le fracas de l'orage. En refermant le battant, elle soupira en découvrant derrière la vitrine la petite rue d'Honfleur en proie au déluge. Se retournant, elle se rendit compte à cet instant qu'elle était dans une galerie de tableaux.

D'un geste lent comme après un long sommeil, elle rectifia sur son front les mèches de ses cheveux plaquées par l'averse. Des œuvres aux couleurs froides plus étonnantes les unes que les autres se succédaient face à elle. Des œuvres happant le regard, attirant à tout prix l'attention dans son labyrinthe de violet, de bleu, de vert et de gris. Des œuvres dont le trait énergique créait des femmes fleurs ou insectes tournoyant au cœur de spirales aux couleurs glacées ; pour les autres, elles évoluaient sur des teintes fondues laissant deviner en fond des formes irréelles. L'un

des tableaux, le plus grand, imposait son thème onirique : sur un fond mauve et bleu nuit, une femme libellule à la peau nacrée et à la longue chevelure flamboyante, seule note dans les tons chauds, se balançait, la nacelle accrochée au croissant d'une lune gibbeuse. Au loin, sur la gauche, on devinait, juché sur une colline olivâtre, le contour sombre d'un château ou d'un manoir aux tracés austères presque inquiétants. La demeure donnait l'illusion de se cacher derrière un rempart de feuillages sombres. Détail curieux qui attirait irrésistiblement le regard : on apercevait une lueur pâle à une des fenêtres. Attirée, Eva s'approcha du tableau pour le scruter d'avantage ; se révélèrent des arbres dressant leurs branches noires et tordues sur le fondu violet. La lumière falote d'une des fenêtres donnait l'illusion de trembloter comme si une main invisible et peureuse brandissait un chandelier. Alors qu'elle se penchait un peu plus encore pour étudier le visage en forme de cœur de la femme, une voix féminine la reconduisit vers la réalité.

— Curieux, n'est-ce pas ?

En se redressant, Eva découvrit la femme brune distinguée au regard en amande.

— Hypnotisant, je dirais...

— C'est l'avis de la plupart des visiteurs. Hypnotisant..., oui. Quand leur regard a croisé ces peintures, reprit-elle, ils ne peuvent plus les oublier...

Eva renvoya un sourire de connivence à son interlocutrice et se pencha de nouveau vers le visage de la femme insecte.

— Son regard est d'un vert..., murmura-t-elle admirative.

— Oui..., le jeu de lumière est étonnant, n'est-ce pas ?

— Le regard de cette femme est bluffant. On a l'impression de contempler une émeraude aux mille facettes, constata l'admiratrice d'une voix rêveuse.

La femme lui sourit.

— Vous aimez la peinture, je vois.

Eva fit un geste évasif embrassant l'ensemble des œuvres exposées.

— Je suis plus une instinctive qu'une experte en peinture, vous savez.

Elle se replongea vers la grande toile en la désignant du doigt.

— J'aime le surréalisme mais ce n'est pas vraiment du surréalisme ce que peint cet artiste...

Elle baissa d'un ton.

— Une pointe de futuriste ? Même pas..., c'est autre chose, comme une plongée dans un univers onirique.

Elle tourna brusquement la tête vers l'hôtesse ignorant son regard légèrement amusé.

— Onirique et à la fois très intime..., j'éprouve une drôle d'impression comme si je dérangeais les personnages en les contemplant, avoua-t-elle un peu confuse.

Parcourant de nouveau les toiles exposées dans la galerie, elle commenta d'une voix songeuse :

— Le hasard fait bien les choses. Je viens du Havre, voyez-vous... Un rendez-vous manqué à Honfleur a guidé mes pas dans les petites rues de votre ville...

Elle haussa les épaules d'un geste faussement fataliste :

— L'orage a fait le reste...

Le regard toujours aimanté au grand tableau, elle s'essaya à quelque lieu commun pour cacher son trouble vis-à-vis de la galeriste :

— Il doit coûter une fortune, je parie...

La femme brune aux lèvres carmin conservait son sourire.

— Depuis quelques années déjà, Bertrand Edouard commence à se faire une place non négligeable dans le marché de l'art..., mais prétendre qu'il vaut une fortune serait exagéré ...

Eva roula des yeux d'une façon comique :

— Fortune ou pas, déclara-t-elle sans lâcher le tableau du regard, ce sera toujours trop cher pour ma bourse de toute façon, vu l'état actuel de mon compte.

— Si c'est trop cher pour vous, rien ne vous empêche d'assister au vernissage qui aura lieu la semaine prochaine...

Revenue soudainement sur terre, la jeune femme se retourna brusquement :

— Un vernissage de l'artiste ? Ici ?

— Non au Havre. Ma galerie est trop modeste. Bertrand joue dans la cour des grands maintenant. Il m'a laissé ces quelques œuvres par gentillesse, histoire de faire prospérer ma galerie et de me faire une clientèle. Bertrand est un ami de longue date...

L'élégante avoua presque à regret :

— Nous avons fait les beaux-arts ensemble, en fait.

Elle fit un geste désabusé vers les toiles de son ami :

— Je peins de temps en temps mais dans l'indifférence du public..., tandis que lui, soupira-t-elle, il crée des tableaux qui saisissent les gens. Ses œuvres font mouche ! Elles frappent ! Vous en êtes la preuve vivante alors je me suis résignée. N'ayant pas le talent de Bertrand, j'expose les œuvres des autres, conclut-elle avec un geste fataliste.

— Aucune de vos œuvres n'est exposée ici? demanda Eva poliment en cherchant du regard une potentielle toile à encourager.

La maîtresse des lieux soupira de plus belle.

— J'ai renoncé, je vous dis...

Soulagée de ne pas faire de comparaisons maladroites, Eva revint à son centre d'intérêt :

— Donc vous me disiez que votre ami exposera au Havre ?

— Oui, à la galerie des Galets Bleus.

Eva fit une moue entendue ; la galerie en question était fort réputée dans la ville.

La brune lui tendit un bristol :

— Tenez. Le vernissage a lieu mardi prochain à dix-neuf heures. Je serai retenue malheureusement ici à Honfleur mais vous direz à Carole Lesage, c'est la galeriste, que vous venez de la part d'Agathe Wolf. Agathe, c'est moi.

Eva réceptionna le carton d'invitation d'un geste hésitant.

— Mardi, dix-neuf heures ? C'est que... je ne sais pas si je pourrai me libérer, dit-elle en rejetant en arrière une mèche cendrée. Vous comprenez, j'ai une petite fille et un vernissage n'est pas l'endroit idéal à cette heure-ci pour une enfant remuante de trois ans.

— Vous avez une petite fille ? Vous faites si jeune!

Agathe effleura le morceau cartonné :

— Vous trouverez bien une baby-sitter pour une heure ou deux, non ? Ne manquez surtout pas ce vernissage. Déjà rien que pour l'artiste. Bertrand est un chef d'œuvre en lui-même ! dit-elle sur le ton de la plaisanterie.

Reprenant son sérieux, elle se tourna vers les toiles de son ami.

— Une vingtaine d'œuvres sera exposée dont celles-ci... Vous verrez, elles sont toutes plus époustouflantes les unes que les autres.

Braquant soudain un œil de professionnelle sur sa personne, Agathe ajouta.

— Je suis certaine que votre profil intéressera Bertrand. Vous êtes le type de modèle qu'il recherche, dit-elle abruptement. Le vert-doré assez rare de votre regard, certainement...

Elle se tourna vers un des tableaux.

— Ce serait vraiment bête de manquer ce vernissage..., répéta-t-elle comme si elle prenait à témoin la femme libellule.

2

Eva jeta rageusement la robe de crêpe sur le lit rejoignant du coup un tailleur blanc du même acabit « trop cérémonie ! » Elle ne les avait portés que deux ou trois fois à l'occasion de lointaines fêtes de famille... Exaspérée, elle inspecta le contenu de son armoire ; aucun vêtement n'eut son approbation. Habituellement, elle se contentait de porter jean pullover mode hiver et jean tee-shirt voire débardeur mode été, le côté *fashion* n'était pas son truc ni les tralalas et les dentelles, du reste...

Au chômage depuis deux ans, en plus des APL, elle dépannait de droite à gauche en faisant des petits boulots souvent mal rémunérés mais qui les aidaient à vivre sa fille et elle. Alors les toilettes de star, elle s'en fichait éperdument !

Elle se mira cependant, plantée toute droite en sous-vêtements devant la glace de son armoire. D'habitude, elle se fichait de son aspect mais pour le vernissage, elle voulait porter quelque chose qui lui siérait tout particulièrement... L'œuvre du peintre flottait encore dans son esprit depuis ce jour d'orage à Honfleur. Son association d'aide à domicile l'avait envoyée ce jour-là en mission pour nettoyer un studio prêt à être loué dans la jolie ville touristique normande, mais suite à un quiproquo, les propriétaires du lieu s'étaient déjà organisés autrement. Prenant sa mésaventure du bon côté, elle s'était prise à flâner sur le port fleuri si prisé des parisiens en quête de pittoresque, jusqu'à ce que l'orage

éclate et qu'elle se réfugie dans la galerie d'art d'Agathe Wolf.

Sans complaisance, elle s'étudia dans la glace. Plutôt élancée, la jambe fuselée, une gorge discrète mais haute et ferme, au premier abord elle n'avait pas à rougir de son physique mais cependant l'image que le miroir lui renvoyait ne la satisfaisait pas...

Elle se trouvait fade et quelconque. Le visage trop long, le nez trop court parsemé de ces agaçantes taches de rousseur qu'elle trimballait depuis son enfance. Ses yeux écartés qui lui donnaient toujours un regard étonné comme si elle tombait en permanence de la lune la désespérait...seule leur couleur vert-doré compensait son air de bêtasse.

Elle soupira. Ses doigts longs et nerveux tordaient ses mèches rebelles. Ni brune, ni blonde, elle trouvait sa chevelure cendrée terne et sèche. Elle la tirait chaque matin au maximum roulant celle-ci au-dessus de la tête, imitant une sorte de chignon toujours au bord de l'effondrement.

Face à son image, elle se mordit les lèvres de frustration, il faudrait qu'elle se maquille le soir du vernissage pour rehausser cette platitude... Un peu de rouge à lèvres ? Les lèvres... parlons-en : sa bouche était trop grande ; si l'idée lui venait de la peinturlurer, elle se rapprocherait plus du Gugusse que d'un top model... Elle se pencha, scrutant ses yeux..., l'arc des sourcils était passable mais les cils bien trop courts. Il faudra absolument qu'elle ait recours au mascara..., un peu de poudre aussi pour les joues ; malgré ce début de mois de juillet, elle gardait ce côté laiteux qu'elle détestait... Grand Dieu ! Et elle voulait être séduisante pour ce fichu vernissage !...

Elle soupira encore plus fort. Elle comptait tant y aller..., retrouver cette ambiance d'exposition qu'elle avait connue quand elle exposait ses photos dans une autre vie...

La jeune femme se détourna brusquement, abandonnant son image pour revenir à sa garde-robe.

— Et par-dessus le marché, je n'ai rien de correct à me mettre sur le dos ! jura-t-elle soudain, bousculant les cintres.

Elle continua sa litanie en jetant un par un sur son lit les vêtements qui lui tombaient sous la main.

— Moche et fauchée, voilà ce que je suis ! cria-t-elle avec rage.

Une petite voix de fée brisa sa grosse colère :

— C'est pas vrai ! T'es la plus jolie du monde !

Elle s'était à peine retournée qu'elle se retrouva avec sa petite fille dans les bras.

— Pourquoi tu dis que t'es moche ? C'est pas vrai maman, t'es trop belle !

Eva rit, son nez moucheté enfoui dans la douceur des cheveux blonds de son enfant, son poussin, sa merveille des merveilles.

— J'ai dit cela parce que je suis énervée. Je n'ai pas de vêtements qui me plaisent...

La fillette la regarda de ses grands yeux clairs :

— T'as pas de belle robe pour ta sortie ?

La maman secoua la tête.

— Pourquoi tu ne demandes pas à Cynthia ? Elle a plein de beaux habits, elle !

Eva fixa sa fille tout en cogitant : *au fait, Cynthia, ma voisine du quatrième... Elle a mon âge et ma taille ! Célibataire, sans enfant, une fille sympa que je dépanne souvent de petits riens. Cynthia est étourdie, elle a la tête ailleurs... Cynthia a des amants en quantité..., c'est vrai*

qu'elle a une garde-robe à la hauteur de sa situation sentimentale...

Le sourire revint sur les lèvres d'Eva :

— Tu sais que tu es loin d'être bête ma puce ?

Elle tapota le petit crâne malicieux :

— Il y en a des bonnes idées dans ta petite coquille !

Cléa claironna ressemblant à un petit coq savant :

— Tatie Patie, elle dit toujours "*Telle mère, telle fille*", c'est parce que je te ressemble ?

Eva reposa à terre le diabolotin.

— Je pense que oui. Et à propos de Patricia, tu seras bien sage chez elle quand je serai au vernissage, n'est-ce pas ?

Sa fille hocha gaiement sa tête bouclée :

— Patie a même dit que si je veux, je peux dormir chez elle pour que tu puisses sortir tranquillement...

Eva attrapa son peignoir et se drapa dans la douceur rassurante du coton.

— Ce ne sera pas nécessaire ma puce, je ne serai pas longtemps absente. Allez viens, il est temps de préparer le souper.

Elle jeta un regard ironique au monticule de vêtements abandonnés sur le lit.

Si ma propre tante joue les entremetteuses, où va-t-on ?...

Le sourire revenu, elle referma la porte de la chambre.



La soirée était douce et les effluves marins remontaient du bassin. Demeurant à quelques rues de l'expo, Eva avait choisi de venir à pied. Ses hauts talons d'emprunt claquaient sur les pavés du quai George V. Elle serrait contre elle une simple pochette de soirée s'harmonisant avec sa tenue

estivale, une jolie robe mauve pâle sans manches, croisée sur sa poitrine, flattant son décolleté. Cynthia s'était fait un plaisir de la relooker pour le vernissage ; elle lui avait fourni vêtements, escarpins et accessoires ! Sa marraine d'un soir avait insisté également pour la maquiller et la coiffer malgré ses faibles protestations ; après-tout, au fond d'elle-même, ne voulait-elle pas plaire à ce peintre inconnu ? Habituellement, elle manquait d'énergie pour accomplir ces petits gestes féminins qui font parfois des miracles... Cynthia, elle, ces petits gestes, elle en avait assez pour relooker tout le quartier !

Ce soir-là, elle se sentait différente comme si les vêtements empruntés lui insufflaient une parcelle de la personnalité pétulante de sa propriétaire. Elle sentait la légèreté de ses cheveux déliés lui caresser la nuque et la douceur de la fine étole couvrant à demi ses épaules nues. Distraitement elle fit tinter les bracelets autour de ses poignets. Elle embrassa d'un regard satisfait la ligne d'horizon lumineuse au-dessus du bassin du commerce. Le ciel enorgueilli fusait d'un bleu encore profond. Bientôt, le crépuscule tirera son feu d'artifice, éclaboussant la voûte céleste de pourpre et de violet.

Elle s'arrêta quelques secondes pour admirer le bassin magnifié par Claude Monet cent-cinquante ans auparavant avec son *soleil levant*. Son œil de photographe en éveil, elle regretta de ne pas avoir son vieux *Canon* pour pouvoir emprisonner plus tard, sur la route du retour, l'orgie de couleurs du sabbat crépusculaire.

Le bassin s'étendait impassible sous ses yeux. Relié à la mer, il subissait le rythme des marées arborant cette couleur éternellement verte nourrie par les algues et le plancton. Son regard effleura au passage la passerelle blanche, jolie dame en éventail enjambant avec grâce les deux rives opposées du

quai. Ses yeux se mirent à briller en suivant le ballet des mouettes criardes en quête de pâture dans l'infini du ciel. *Aube, crépuscule*, les deux joyaux du ciel, source inépuisable d'inspiration pour l'œil artiste qu'il soit peintre ou photographe, musicien, écrivain ou poète... *L'aube et le crépuscule... naissance et mort tout a chacun...* Une procession de visages familiers disparus prématurément défila dans l'esprit de la jeune femme.

Malgré son jeune âge, elle avait déjà perdu ses parents plusieurs années auparavant puis son frère unique plus récemment juste après la naissance de sa fille. Après la mort de leur mère, Marc et elle, tous deux adolescents furent pris en charge par Patricia leur tante maternelle à peine plus âgée qu'eux de quelques années.

Très jeune, elle s'était débrouillée seule. Elle avait rencontré le père de Cléa au lycée en terminale, Thomas Delporte, issu d'une famille aisée l'invita à partager son lit et sa vie turbulente de jeune bourgeois dans son studio perché à Sainte adresse, *la ville haute*, comme on disait en bas quand on était fauché, avec vue imprenable sur la plage et ses galets.

Après leur bac, ils décidèrent de monter leur propre boîte financée largement par papa Delporte, un homme d'affaire très occupé entre le Havre, New-York et Singapour. Passionnés par la photo, leur seul et réel trait commun, ils envisagèrent de créer au Havre un lieu événementiel illustré par leurs propres photos ; différentes expositions tout le long de l'année donnaient prétexte à inviter des artistes de tous bords. L'idée était originale et cautionnée largement par les innombrables réseaux de Jean Delporte. Au début, leur affaire tourna du tonnerre ! Associée avec les bibliothèques de la ville et de la région soutenue avec enthousiasme par la presse normande – leur jeune âge et leur esprit d'innovation

impressionnaient les médias et le monde photographique. Dans la foulée des jours heureux et insouciants, elle s'était réveillée enceinte un beau matin ; sauf que Thomas fit mine de ne rien voir..., à tel point qu'il occulta sa grossesse jusqu'à la naissance de la petite. Quelques mois plus tard, ils se séparaient, leur projet s'était étiolé comme leur amour. La galerie de photos fut vidée et revendue grâce aux talents commerçant de papa Delporte. Une somme d'argent lui fut allouée par son ex-beau-père afin de subsister le temps de se retourner, une sorte de pension mensuelle non revalorisée pour l'éducation de sa fille.

Quant à Thomas, sous prétexte d'un effroyable mal de vivre, il prit tout simplement la poudre d'escampette quelque part aux Etats-Unis sur le conseil du pater. *Les erreurs de jeunesse ne doivent pas plomber votre vie, à vous les jeunes...*, avait-il scandé. Sauf que c'était elle qui s'était retrouvée en galère à vingt et un ans avec un bébé de sept mois, sans famille, sans réseaux, sans fortune. L'argent de la belle-famille suffit à peine à payer la caution d'un appartement correct en ville basse, après il avait fallu se débrouiller, trouver un job avec juste un bac littéraire en poche. Heureusement, Patricia, avec qui elle avait renoué à la naissance de sa fille devint une nourrice cool et disponible malgré son travail de couturière à domicile. Sa tante lui sauva la mise plus d'une fois lors de fins de mois difficiles... Mais le plus dramatique dans cette histoire avait été le fait de renoncer à la photo. Renoncer à ses rêves...

Le regard vert pailleté s'assombrit en se détachant du bassin. Parcourue d'un long frémissement, elle se remit en marche allongeant son pas rapide jusqu'à la galerie de peinture comme si elle voulait fuir son passé.

A quelques mètres à peine du quai, elle aperçut de loin le lieu évènementiel avec son va-et-vient de badauds

bourdonnant comme des abeilles géantes autour d'une ruche multicolore.

Elle pénétra à son tour dans la galerie d'art parmi la faune colorée et frémissante des bobos affairés.



Elle voulut se glisser parmi les curieux pour admirer les toiles qu'elle devinait derrière les têtes mais la foule la poussa à se réfugier vers le premier étage. Etourdie d'abord par le charivari, son agacement fut vite remplacé par la joie de pouvoir déambuler à l'aise entre les autres œuvres du peintre ; les gens certainement affriolés par le cocktail offert par la galerie préféraient s'agglutiner au rez-de-chaussée. Un sourire alluma son regard mélancolique ; à part un couple déambulant discrètement, elle était seule face aux tableaux de Bertrand Edouard. Toute une série de ses œuvres s'offrait à son regard émerveillé. Elle reconnut la patte de l'artiste et retomba sous le charme comme la première fois à Honfleur. Les figures oniriques, les couleurs froides couvraient les toiles une par une ; femmes fleurs, femmes insectes la plupart aux cheveux roux, se succédaient sur des fonds aux arabesques fantasmagoriques. Soudain, son regard se figea. Une grande toile au fond de la galerie happa son être entier ; le portrait d'une femme au regard d'une beauté sans conteste mais animée d'une douleur indescriptible lui faisait face. Eva crut un instant qu'elle entendait le cri de désespoir sortir des lèvres carmin. Les yeux de la femme, pierres précieuses, brillaient intensément... ; le peintre dans un tour de main extraordinaire avait réussi à noyer de larmes les prunelles émeraude. Sous le choc, Eva recula d'un pas pour mieux contempler l'ensemble. Elle admira également la chevelure

flamboyante et déliée, cascade de flammèches auréolant l'ovale d'un visage ciselé à la perfection.

Une voix basse et profonde murmura derrière son dos.

— Saisissant, ce portrait, n'est-ce pas ?

Surprise, elle se retourna brusquement vers l'étranger. L'homme était quelconque si ce n'était ce regard d'un bleu glacé et ce profil acéré qui lui donnaient un faux air d'oiseau de proie.

— Je le contemplerais pendant des heures..., dit-elle d'une voix tremblante,

Gênée, elle sourit furtivement à l'homme.

— Vous m'avez surprise..., rajouta-t-elle comme pour excuser son émotion.

— Comme je vous comprends. Si vous saviez... Je l'ai moi-même contemplée pendant des heures, des jours, des nuits..., même pendant son sommeil, laissa tomber la voix rêveuse.

Sous l'effet de la surprise, Eva plaqua sa main sur ses lèvres, un rose confus irradiant ses pommettes mouchetées.

— Mon Dieu ! Vous êtes...

L'homme la gratifia d'un sourire qui ne parvint pas jusqu'à son regard azuré.

— Oui. Je suis le peintre qui a tenté de reproduire la beauté d'une femme aimée.

Pour cacher son trouble, Eva se replongea dans sa contemplation. Après quelques secondes, elle détacha son regard du portrait et revint vers son créateur omniprésent et silencieux à ses côtés.

— C'est simplement fabuleux ce que vous avez reproduit..., vous savez ? dit-elle à voix basse.

L'indifférence de l'artiste lui donna de l'audace :

— C'est étrange..., le modèle me donne l'impression qu'elle attend un signe de quelque part pour sortir du cadre.

Il s'inclina en souriant ; une chaleur illumina brusquement son visage aux traits sévères.

— Je vous remercie. C'est la critique la plus judicieuse que l'on m'ait adressée pour ma *Femme feu*. Je l'ai appelée ainsi, dit-il en indiquant le petit rectangle doré en bas du tableau. Votre approche de mon travail me ravit, croyez-le, mademoiselle.

Il parcourut son visage avec une acuité qui la fit rougir de nouveau.

— Vous seriez un modèle très intéressant si vous vouliez poser pour moi.

Sous l'effet de la panique, les yeux de la jeune femme s'écarquillèrent.

— C'est que..., je n'ai pas vraiment le temps pour ce genre de chose..., bafouilla-t-elle.

Le regard bleu la toisa d'un air de reproche :

— N'ayez crainte, vous seriez rémunérée..., poser est un vrai travail, vous savez ?

Ignorant son trouble, il continua son inspection en s'attardant sur ses yeux.

— Vos yeux ont une couleur qui mérite que l'on s'y attarde...

Elle le fixa bouche bée. Il ajouta prudemment :

— Professionnellement, bien sûr.

Une ébauche de sourire brilla dans les yeux de glace avant de conclure :

— A condition de ne pas prendre cet air effarouché de souris prise au piège...

De plus en plus confondue, elle recouvrit ses épaules de l'étole comme si le bout de tissu pouvait cacher son embarras. Il effleura l'écharpe comme s'il voulait intercepter son geste de fuite.

— Vous êtes ravissante, restez comme vous êtes. Les jeunes femmes candides comme vous manquent cruellement à notre société...

Il inclina la tête vers elle.

— Et c'est bon de temps en temps d'en croiser une des leurs, ajouta-t-il gentiment.

Il lui tendit une carte de visite.

— Excusez-moi si je vous ai mise mal à l'aise, mais ma proposition est vraiment sérieuse.

Les mains dans les poches, il la regardait distraitement jouer nerveusement avec le bout de carton.

— Réfléchissez-y tranquillement.

Il pointa le doigt vers le bristol.

— Si vous vous décidez, appelez à ce numéro, ma collègue et amie qui tient une galerie à Honfleur vous donnera toutes les explications. Et si vous vous décidez à me servir de modèle, elle vous fixera un rendez-vous avec moi.

Un mouvement de foule venant vers eux interrompit leur tête-à-tête impromptu.

— Alors cachottier, où étiez-vous ? Nous vous cherchions partout pour sabler le champagne ! s'exclama une femme blonde et élégante suivie d'une cour d'admirateurs.

Le peintre s'inclina d'un air malicieux qui rajeunit subitement ses traits.

— Je suis entièrement à votre disposition chère Carole.

Il sourit à Eva.

— Mademoiselle, notre conciliabule s'arrête là, mes amis me réclament à grands cris..., ils ont soif.

La femme blonde prit la parole.

— Bertrand, vous nous offensez. Notre soif est moins prosaïque que vous le sous entendez, susurra-t-elle, l'air faussement choqué.

Le peintre fit un geste d'invitation vers Eva.

— Chère mademoiselle, mademoiselle comment d'ailleurs ? demanda-t-il, suspendant son geste.

Le rouge aux joues, elle murmura.

— Eva..., Eva Sorel.

La prune bleue de son interlocuteur pétilla comme s'il se délectait de son trouble.

— Et bien mademoiselle Eva Sorel, si toute cette peinture vous a asséché la gorge, n'hésitez pas à vous désaltérer en notre compagnie...

Les yeux de la jeune femme affolée s'agrandirent de nouveau.

— Il est déjà tard..., je dois rentrer..., là.

Quelques rires discrets accueillirent son bredouillement.

Intriguée, la blonde élégante l'inspecta de la tête aux pieds puis brusquement se détourna d'elle.

— Et bien moi, j'ai vraiment soif, s'adressa-t-elle au peintre. On va se le boire ce champagne ?

Elle prit avec autorité le bras de l'artiste tout en l'éloignant de l'intruse à taches de rousseur. Instantanément, le reste de la troupe se resserra autour du couple en pérorant.

En retrait, les joues en feu, Eva suivit des yeux le rapt de Bertrand Edouard par ses admirateurs. Se ressaisissant enfin, elle choisit l'option de décamper sur le champ.

3

Déprimée, Eva sortit de l'association qui l'embauchait habituellement ; la secrétaire lui avait remis une liste de personnes à consulter pour différentes corvées domestiques. Elle avait tout juste vingt-cinq ans et se sentait déjà usée par les travaux ménagers ; pire, son avenir lui semblait définitivement bouché. Son ancien job de photographe devenait un vague souvenir qu'elle aurait vécu dans une autre vie. Le problème, c'est qu'elle ne savait rien faire d'autre. Elle était fâchée avec les chiffres, l'informatique l'ennuyait et le commerce l'horripilait. Le job de femme d'entretien – son boulot consistait du simple ménage au décombement chez les particuliers – lui permettait non seulement d'assurer son pain quotidien mais également lui offrait une souplesse dans ses horaires qu'elle n'aurait pas connue dans un bureau ou un magasin. C'était bien commode quand on élevait seule une petite de trois ans.

Elle soupira : *c'était la photo son métier, le reste l'indifférait.*

Dix jours s'étaient écoulés depuis le vernissage et elle sentait toujours la brûlure de honte sur ses joues. Elle s'était comportée comme la dernière des godiches. Si elle avait été moins farouche, peut-être qu'aujourd'hui elle aurait une piste pour une galerie d'expo de photos au lieu de battre la semelle avec une liste de ménages à faire... Bertrand Edouard était en vogue et devait avoir pas mal de relations dans l'art, que ce soit la peinture ou bien la photo. Tout en